

MOLIERE, *LE MALADE IMAGINAIRE*, Acte III scène 3, extrait numéro 2

BERALDE : Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine, et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité pouvoir vous tirer un peu de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir sur ce chapitre quelque'une des comédies de Molière.

ARGAN : C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BERALDE : Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN : C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine ; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là.

BERALDE : Que voulez-vous qu'il y mette que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

ARGAN : Par la mort non de diable ! si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence ; et quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirais : « Crève ! Crève ! Cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté. »

BERALDE : Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN : Oui, c'est un malavisé, et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BERALDE : Il sera encore plus sage que vos médecins car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN : Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes.

BERALDE : Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie, mais que pour lui il n'a justement de la force, que pour porter son mal.

ARGAN : Les sottises raisons que voilà ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

INTRODUCTION

Nous sommes au XVII^e s classique. Le siècle qui a pour devise « ordre, mesure et clarté », et qui encourage les écrivains à former « l'Honnête Homme », un homme capable de maîtriser ses passions, c'est-à-dire de rester « mesuré » afin de ne pas troubler la société. Le personnage principal du *Malade imaginaire* est tout autre : hypocondriaque tyrannique, il est au centre d'un drame familial créé par sa peur obsessionnelle de la maladie. Molière, conformément à la règle du théâtre classique qui doit éduquer les spectateurs de manière plaisante (placere et docere), le choisit comme anti-modèle. Mais le sujet dépasse de loin son personnage : à travers la fantaisie d'une comédie-ballet, Molière s'attaque à la médecine, et à travers elle, à la peur de la mort. Dernière pièce de Molière (1673), qui fait mourir son auteur suite à la 4^e représentation, elle reste une sorte de testament sur l'art théâtral et son enjeu. Ecrite dans la période la plus sombre de l'existence de Molière : attaqué par des pamphlets, en pleine rupture avec Lully avec qui il avait coopéré une dizaine d'années (la musique des ballets de la pièce sera l'oeuvre de Charpentier), après le deuil de son ancienne compagne Madeleine Béjart, malade lui-même, la pièce devient met à nu les angoisses humaines face à la maladie et la mort. Tout cela – et c'est le génie de Molière – à travers le rire, qui n'est jamais très loin.

Dans l'extrait choisi Beralde vient voir son frère Argan, le personnage principal, pour plaider la cause de sa nièce Angélique que ce dernier oblige à épouser Thomas Diafoirus, jeune diplômé de médecine, afin d'avoir un médecin à sa portée. Le discours dévie rapidement vers leurs opinions sur la médecine. Il s'agit donc d'un « agôn », c'est-à-dire d'un affrontement sous forme de débat, passage obligé dans le théâtre antique et par suite classique. Dans cet agôn Molière insère malicieusement un passage où il devient lui-même l'objet du débat. C'est l'occasion de se moquer de ses détracteurs et d'affirmer les enjeux de son théâtre.

MOUVEMENT DU TEXTE :

PB : Nous nous proposons de voir comment cette mise en abîme d'une réflexion sur le théâtre par l'auteur en personne, en direct sur la scène même

de sa pièce, fait rire tout en éclairant les spectateurs sur les coulisses de ce que peut vivre un dramaturge classique au 17^e s.

LE DEBUT DU PASSAGE SERT D'INTRODUCTION A LA MISE EN ABYME DE L'AUTEUR DANS SA PROPRE PIECE.

BERALDE : Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine, et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité pouvoir vous tirer un peu de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir sur ce chapitre quelqu'une des comédies de Molière.

Molière fait habilement bifurquer le débat en cours sur la médecine : après des propos très virulents contre la médecine placés dans la bouche de Béralde dans les passages précédents, il adoucit les paroles de ce dernier, et les rend confidentielles : « Ce que j'en dis n'est qu'entre nous ». Il relativise ses propos : ce n'est qu'une opinion personnelle, elle n'a pas valeur de vérité : « chacun peut croire tout ce qu'il lui plaît ». Il atténue le ton polémique de Béralde qui refuse l'amalgame : « je ne prends point à tâche de combattre la médecine ». Son propos était sur les médecins, sur les hommes, et non sur la science de la médecine. De plus, si ce discours a pu outrer son frère (et les spectateurs), il s'en excuse par une circonstance atténuante : l'amour pour son frère : « j'aurais souhaité pouvoir vous tirer un peu de l'erreur où vous êtes » (l'erreur de faire confiance à un médecin charlatan). Puis il propose à son frère de se changer les idées en assistant au spectacle d'une pièce de Molière.

Molière retire donc le sujet de débat à son personnage Béralde pour le reprendre par la suite en son nom propre à travers la discussion qui suit, la transition se faisant par l'allusion à un de ses spectacles (« quelqu'une des comédies de Molière »). Pour cela il parlera de lui à la 3^e personne, et deviendra dans la bouche de ses personnages un personnage à son tour, puisqu'il rentre dans leur histoire. Il se met en scène tout en restant absent, et devient le spectateur de lui-même. La situation est inédite et comique, elle introduit du théâtre dans le théâtre, ce qui est rare à l'époque et relève plutôt du théâtre moderne.

UNE FOIS LE DEBAT CENTRE SUR SA PERSONNE, MOLIERE COMMENCE PAR CLARIFIER SES ENJEUX.

ARGAN : C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BERALDE : Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

Il éradique d'abord un contre-sens : il ne s'attaque pas aux hommes, lui (« ce ne sont pas les médecins qu'il joue » c'est-à-dire qu'il critique). En cela il fait preuve de prudence, pour rassurer les médecins parmi son public. Par la bouche d'Argan, il les flatte même avec l'expression méliorative et valorisante : « honnêtes gens ». Mais Molière s'y connaît en médecine, il a beaucoup lu et fréquenté des amis médecins.

Parallèlement, il exprime tout haut ce qui se dit de lui tout bas à son sujet : « un bon impertinent » (bon au sens de grand, très), « bien plaisant » (bien insolent), deux péjoratifs pour lui contre un mélioratif pour les médecins. On voit donc que le débat sur Molière sera divisé en deux camps : Beralde sera le porte-parole de l'auteur et défendra la thèse, Argan sera son détracteur, et défendra l'antithèse. On le voit à son rejet : l'adjectif possessif « votre » est une marque de mépris. On remarque également que dès l'abord Molière accorde une parole privilégiée à ses détracteurs (Argan parle plus que Béralde). Mais non sans malice : les opposants de Molière sont défendus par le personnage le plus ridicule, le plus antipathique et le plus sot de la pièce. Un miroir peu valorisant... La thèse de Molière est incarnée par Béralde, le modèle de l'Honnête Homme, plein de sagesse et de modération. C'est à lui de rétablir la vérité sur les vraies intentions de Molière, déformées par tous ceux qui lui veulent du mal : on le voit à l'emploi de la négation (« ce ne sont point ») et à la construction antithétique de la phrase : « ce ne sont point... mais ».

L'argumentation des deux frères s'oppose sur un autre point : Argan fonctionne avec ses émotions (cf le nombre d'insultes et de mots péjoratifs : il est en « colère », comme le dira par la suite son frère), et s'attaque à l'homme en le jugeant d'office (« je le trouve »), tandis que Béralde fait un effort de neutralité et s'intéresse à ce que vise Molière. Il essaie de comprendre la pensée avec sa raison, et son argumentation reposera donc sur la logique, la conviction. Argan, quant à lui, dominé par ses émotions, n'utilisera que la persuasion. Or l'idéal classique préfère la raison, faisant peu de confiance à l'instabilité émotionnelle, souvent destructrice (l'Honnête Homme doit être maître de ses passions).

LA POURSUITE DE L'ECHANGE PERMET UNE REFLEXION SUR LES ENJEUX DU THEATRE LUI-MEME ET SUR LA QUESTION DE LA CENSURE.

ARGAN : C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine ; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là.

BERALDE : Que voulez-vous qu'il y mette que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

Argan aborde cette question (censure) dans sa réplique : « c'est bien à lui faire de se mêler de contrôler la médecine » (il n'en a rien à faire / ne devrait pas se mêler...). Le verbe métaphorique « se mêler » traduit

une intrusion au milieu d'éléments étrangers. En même temps le verbe « contrôler » fait de Molière une personne qui se trouve au-dessus de la mêlée pour la superviser, en vérifier la qualité. Il occupe donc deux places déplacées selon Argan : en pénétrant dans un domaine interdit, et en y jouant de surcroît le rôle de juge. Le portrait que trace Argan de Molière est celui d'un indelicat et d'un orgueilleux arrogant. Cela sous-entend que Molière n'a pas les compétences nécessaires, et les insultes en ce sens suivent : « bon nigaud », « bon impertinent ».

Mais implicitement Argan pose aussi la question de la censure et de ce dont il faudrait parler au théâtre. On a sa réponse à la fin de sa réplique, en creux : en fait il s'agit de ce dont il ne faut pas parler au théâtre : « des personnes vénérables » qui ne devraient pas apparaître sur « son », adj possessif de la 3^e personne qui désigne le théâtre de Molière, c'est-à-dire la comédie. Argan argumente par les valeurs et donne comme limite au sujet théâtral le respect envers les fonctions sociales bien établies (« ces messieurs-là », « le corps des médecins », qui jouissent d'une position élevée par rapport à d'autres). Mais l'adjectif « vénérable » va plus loin : il est hyperbolique, et signifie plus que respectable, soit parce que la personne est âgée (dignité sacrée de l'âge), soit parce qu'elle est digne d'un culte religieux. Le sens implicite est donc celui du sacré, et nous retrouvons l'Argan qui a « foi » en la médecine comme en une religion, dont les médecins seraient les prêtres à qui l'on devrait obéissance. Le problème soulevé est celui du tabou du sacré : on ne doit ni le critiquer, ni même l'évoquer dans un contexte futile, mais seulement s'y soumettre et y obéir. On voit que Molière pose implicitement la question de la liberté d'expression au théâtre, qui lui a été refusée à plusieurs reprises, dès qu'il a osé porter sur la scène un sujet qui frôle le religieux (Le Tartuffe, Dom Juan mettant en scène des hypocrites religieux). Or les médecins charlatans qui profitent de la crédulité de leurs patients, ou la médecine qui assoit sa domination et exige la soumission pleine et entière rappelle curieusement, indirectement, ses combats précédents pour lesquels il a été censuré.

Cependant le langage même d'Argan le condamne et en fait un personnage fruste et impulsif, qui n'accède pas à la réflexion mais est dominé par ses émotions : noter l'usage de termes familiers : « c'est bien à lui faire », « nigaud » ou encore son lyrisme polémique : rythme binaire + anaphore (« un bon ...un bon »), rythme ternaire et anaphore (« de...de...de »), phrase exclamative (« voilà ») : tous caractéristiques du registre lyrique ; la violence des insultes relève du ton polémique : polemos égale « guerre » en grec). Nous sommes dans la persuasion.

Après la sortie virulente qui s'autodétruit aux yeux d'un spectateur « Honnête Homme » par l'excès émotif, nous avons la réponse posée, mesurée de Beralde : il répond en deux temps.

- il utilise l'argument de la nécessité : pour cela il définit le sujet des comédies, restreint par tradition (« que voulez-vous qu'il y mette que » signifie « il ne peut rien y mettre d'autre, il ne peut parler d'autre chose que »). Ce sujet tient en un mot : « les professions ». Rien de sacré, mais une étude sociale, en somme. Molière ne s'attaque donc pas aux absolus (ce pourquoi on l'a souvent censuré), mais aux fonctionnements sociaux et à leurs dérives. Le sujet des comédies est bien terrestre, et ne devrait donc pas être censuré. D'après Molière, le théâtre comique a donc un enjeu essentiel : mettre la société et ses rouages sur scène (le « y mettre » signifie comme l'a dit Argan « mettre sur son théâtre »). On dirait presque déjà l'enjeu des romanciers réalistes du 19^e s, n'était la part comique et invraisemblable des pièces de théâtre. Cet enjeu vient d'ailleurs de loin : depuis l'Antiquité et Aristophane, par ex, la comédie raillait les travers de la société. C'est donc un sujet légitime, et on doit avoir le droit de se moquer de ceux qui jouent leur rôle social de manière ridicule.

-le second argument de Beralde élargit encore la vision : on ne parle plus seulement de la comédie, mais du théâtre en général, tragédie incluse. En effet, les personnages de rois et de princes n'apparaissent que dans les tragédies, à l'époque antique puis classique, alors que les comédies se concentrent sur les bourgeois (personnages principaux) secondés par des hommes du peuple (valets et domestiques). Son argument est cette fois analogique (c'est-à-dire de comparaison) : puisque dans les tragédies on ose parler des rois (sous-entendu : que l'on vénère : « de bonne maison »), il ne devrait pas être interdit de parler des médecins (quand même moins vénérables). La litote « d'aussi bonne maison » (c'est-à-dire dire le moins pour dire le plus : ils sont d'une bien meilleure maison) élève ironiquement les médecins au rang royal pour faire plaisir à Argan. C'est un argument logique (de cause/conséquence : puisque... donc), Nous sommes dans la conviction, sans émotion et sans passion.

FINALEMENT L'ARGUMENTATION D'ARGAN S'ECROULE EN SE TRANSFORMANT EN CRISE DE RAGE IMMATURE QUI DISCREDITE A LA FOIS LE PERSONNAGE ET SA THESE ET PAR CONSEQUENT LES ADVERSAIRES DE MOLIERE DONT IL EST LE PORTE-PAROLE

ARGAN : Par la mort non de diable ! si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence ; et quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirais : « Créve ! Créve ! Cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté. »

BERALDE : Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN : Oui, c'est un malavisé, et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

Argan s'enfonce et devient de moins en moins crédible du fait de sa grossièreté en gradation : des insultes il passe au juron normalement interdit : « par la mort non de diable ! ». Il se comporte comme un homme du peuple (ses serviteurs pourraient s'exprimer ainsi) et perd sa dignité de bourgeois. Et son français n'a rien de châtié comme son rang social le demanderait : « si j'étais que des médecins ». La phrase exclamative et le juron sont la preuve que son impulsivité lui fait perdre toute maîtrise. C'est donc un anti-modèle classique, un anti-honnête homme qui défend la médecine et les médecins. Molière a d'ailleurs l'habitude de cette stratégie qui dévalorise l'adversaire. Dans *Dom Juan*, il avait déjà scandalisé en faisant défendre la religion par un Sganarelle peu instruit, incapable de raisonner correctement. En effet, il explose et ne laisse place qu'à sa colère (qui n'est pas un argument) comme le dira Beralde. Pire, il imagine (propositions conditionnelles : si + imparfait.. verbe principal au conditionnel : je me vengerais »), non un châtiment (qui relève de la justice), mais une vengeance personnelle (5x le pronom « je »). Encore mieux : cette vengeance est tout simplement la programmation virtuelle d'un assassinat : « je le laisserais mourir sans secours », et la répétition de l'impératif en langage grossier et familier : « crève, crève ! ». Le théâtre dans le théâtre qui fait apparaître l'auteur dans sa pièce ouvre même un discours direct entre l'auteur et son personnage (guillemets, 2^e pers du sing de l'impératif, puis pronom « tu »). La violence progresse en gradation et le personnage qui reproche le manque de respect à Molière devient plus qu'irrespectueux : c'est un monstre qui apparaît à nos yeux, sans aucune humanité : « quand il sera malade, je le laisserais mourir » (ce qui trahit le serment d'Hypocrate des médecins ; « il aurait beau faire et beau dire » : rythme binaire qui insiste sur son manque de pitié et son caractère inflexible.

Molière imagine sans doute ce que pensent secrètement les médecins heurtés par ses opinions, et il libère en quelque sorte de manière très moderne leur inconscient. En effet, une cabale (groupement hostile qui cherche à se venger) des médecins s'était formée contre Molière, et ils l'avaient persifflée dans plusieurs contre-pièces (pièces comiques ridiculisant Molière), par ex dans *Les Médecins vengés* au titre évocateur.

A travers Argon, Molière ridiculise donc tous ses détracteurs, et leur rend la monnaie de leur pièce, au 1^{er} degré. En effet, le comportement d'Argon est ridicule, il ne sait pas argumenter, mais seulement faire un caprice d'enfant qui trépigne (« cela t'apprendra », « crève, crève ! ») : ses excès ne sont pas dignes d'un adulte éduqué et ne sont que le signe de son impuissance à contrer Molière. Le passage est particulièrement comique : on devine un Argon agité, gesticulant et criant face à un personnage imaginaire absent, alors qu'il prend déjà le rôle de médecin à son propre compte, ce qui annonce la fin comique de la pièce. Autre source de comique : les prescriptions dont parle Argon (« saignée, lavement ») sont effectivement celles dont on parle le plus dans la pièce, parce qu'en réalité ce sont les « meilleurs » remèdes d'après les médecins de l'époque, pratiqués à tout va pour n'importe quelle maladie. Molière qui s'est beaucoup documenté sur la médecine par ses lectures ou des amis médecins a pu constater que ces ordonnances ne servent à rien, voire empirent le mal en fragilisant encore la personne malade, et il les cite souvent comme preuve de charlatanisme médical. Or ce sont justement ces deux ordonnances que cite Argon, en y insistant par un rythme binaire, comme s'il privait là Molière d'un remède miracle auquel ce dernier ne croit guère. En plus du comique de caractère (ici le caractère colérique), du comique de langage, nous avons aussi une situation comique, où le remède proposé est justement le remède accusé de ne servir à rien (cf les passages précédents).

Alors que la brièveté de la réplique de Beralde montre au contraire sa maîtrise de lui-même tout en soulignant l'immaturation de son frère (« colère »), Argon continue de trépigner avec une nouvelle insulte (« malavisé » : manque de compétence- alors que lui, il en aurait?) et un appel à la révolte des médecins dans la salle : « si...ils feront ce que je dis ». On passe du conditionnel, mode de l'irréel, à une menace (utilisation du futur de l'indicatif).

Le comique, c'est l'autodérision que pratique Molière à son égard, en empruntant à travers Argon le point de vue de ses détracteurs (adversaires), et en leur laissant une large plage de parole, jusqu'à l'assassiner virtuellement...Molière le sait : **le rire est une arme**, et le ridicule d'Argon suffit à discréditer sa thèse. D'ailleurs la devise de Molière est « **castigat ridendo mores** » (châtier / punir les mœurs en riant).

LA FIN DU PASSAGE EXPLIQUE COMMENT PAR UN RETOURNEMENT DE SITUATION COMIQUE MOLIERE COMPTE SE SOUSTRAIRE A LA VENGEANCE POTENTIELLE DE SES ADVERSAIRES

BERALDE : Il sera encore plus sage que vos médecins car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN : Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes.

BERALDE : Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie, mais que pour lui il n'a justement de la force, que pour porter son mal.

ARGAN : Les sottises raisons que voilà ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

Beralde retourne la sagesse attribuée aux médecins par Argon (réplique précédente : « si les médecins sont sages » (et ils le sont d'après lui) au bénéfice de Molière : le sage, c'est lui. Son argumentation repose sur

un paradoxe comique : pour guérir, il faut refuser de se faire soigner (« il ne leur demandera point de secours »). Un second paradoxe suit : pour survivre aux remèdes, il faut être en bonne santé (« cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ». On en déduit que les remèdes tuent plus sûrement que la maladie... Cette thèse pourrait paraître absurde et discréditer Beralde ainsi que Molière, si ce n'était vrai vu les connaissances imparfaites du corps humain et de la médecine de l'époque. La dernière remarque en style indirect qui fait à nouveau parler Molière « mais que pour lui il n'a justement de la force que pour porter son mal » semble ironique, si ce n'était vrai également : Molière est épuisé et malade, et mourra peu après à 51 ans, à la suite d'une représentation du *Malade imaginaire*. La pièce parle donc plus qu'on ne pense de son auteur, qui mène bataille contre son mal, mais ne trouve, contrairement à Argan dont les maux sont imaginaires, aucun remède capable de le soigner (cf annexe ci-dessous). C'est pourquoi ces paradoxes sont rattachés à la raison, qu'incarne Beralde : « il a ses raisons ». Ce n'est donc pas un comportement de « sot », comme le souligne la réplique d'Argan, le personnage le plus sot de la pièce.

Cette dernière réplique sert de conclusion à cette parenthèse où Molière apparaît dans sa propre pièce (« ne parlons point de cet homme davantage »), et par une pirouette comique, on revient au sujet de la pièce : ce serait Molière qui rendrait son personnage malade !, et le mal imaginaire fait écho au mal réel : « que pour porter son mal / vous me donneriez mon mal ». La dernière phrase est aussi un aveu d'Argan qui reconnaît son caractère colérique (« m'échauffe la bile », centre des humeurs liées aux émotions pour les anciens), et donne sans le savoir la solution de ses maux : son psychisme. Le regard lucide et d'avant-garde de Molière sur la médecine nous étonne encore. Il est un des premiers à avoir relevé l'importance du psychisme sur l'état corporel.

CONCLUSION

AINSI MOLIERE SE DONNE EN SPECTACLE DANS SON PROPRE SPECTACLE ET ENTAME UN DIALOGUE AVEC SES ADVERSAIRES PAR PERSONNAGES INTERPOSES. IL PRATIQUE AINSI L'AUTODERISION MAIS FINIT PAR RIDICULISER SES DETRACTEURS DEFENDUS PAR LE PERSONNAGE LE PLUS CARICATURAL ET AUSSI LE PLUS ANTIPATHIQUE DE LA PIECE, ARGAN . IL EN PROFITE POUR EXPOSER LES ENJEUX DU THEATRE ET CEUX DE SES COMEDIES AINSI QUE LES DIFFICULTES AUXQUELLES SONT SOUMIS LES AUTEURS DE THEATRE. ON LE VOIT : LE SUJET DE LA MEDECINE EST LARGEMENT DEPASSE, ET LE SPECTACLE REJOINT LA VIE DE L'AUTEUR, ULTIME REPONSE A SES ADVERSAIRES ET SORTE DE TESTAMENT PUISQUE LA MORT DE MOLIERE CLÔT LA 4E REPRESENTATION DE LA PIECE. LE DEBAT ENTRE BERALDE ET ARGAN EST LA PREUVE QUE LE RIRE PEUT ETRE SERIEUX ET QUE LE SPECTACLE N'EST PAS QU'UNE ILLUSION.

ANNEXE : la mort de Molière

WIKIPEDIA : Deux récits, rédigés au cours des années ultérieures, sont partiellement fiables. Le plus fiable est dû à [La Grange](#), l'un des principaux comédiens de la troupe de Molière et son homme de confiance, qui l'a intégré dans son "Extrait des recettes et des affaires de la Comédie" (manuscrit baptisé "Registre de La Grange" depuis le XIXe siècle) à la date du vendredi 17 février, précédé d'un losange noir³ :

« Ce même jour après la comédie, sur les 10 heures du soir, M. de Molière mourut dans sa maison [rue de Richelieu](#), ayant joué le rôle du Malade imaginaire, fort incommodé d'un rhume et fluxion sur la poitrine qui lui causait une grande toux, de sorte que, dans les grands efforts qu'il fit pour cracher, il se rompit une veine dans le corps et ne vécut pas demi-heure ou trois quarts d'heure depuis ladite veine rompue, et est enterré à la paroisse Saint-Joseph, aide de la paroisse Saint-Eustache. Il y a une tombe élevée d'un pied de terre. »

Ce récit a été rédigé au début des années 1680, comme le reste du *registre*⁴.

L'autre récit se lit dans la préface du premier tome des *Œuvres* de Molière publiées en 1682. Sur la foi d'un témoignage de la fin du XVIIe siècle attribuant au même La Grange et à un nommé Jean Vivot⁵ une part importante dans l'élaboration de cette édition, on en a déduit que la préface avait été rédigée par La Grange, ce qui n'est pas certain⁶ :

« Lorsqu'il commença les représentations de cette agréable comédie, il était malade d'une fluxion sur la poitrine qui l'incommodait beaucoup et à laquelle il était sujet

depuis quelques années. Il s'était joué lui-même sur cette incommodité dans la cinquième scène du second acte de *L'Avare*, lorsqu'Harpagon dit à Frosine : « Je n'ai pas de grandes incommodités, Dieu merci : il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps. » À quoi Frosine répond : « Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser. » Cependant, c'est cette toux qui a abrégé sa vie de plus de vingt ans. Il était d'ailleurs d'une très bonne constitution et, sans l'accident qui laissa son mal sans aucun remède, il n'eût pas manqué de forces pour le surmonter. Le 17 février, jour de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, il fut si fort travaillé de sa fluxion qu'il eut de la peine à jouer son rôle. Il ne l'acheva qu'en souffrant beaucoup, et le public connut aisément qu'il n'était rien moins que ce qu'il avait voulu jouer. En effet, la comédie étant faite, il se retira promptement chez lui et, à peine eut-il le temps de se mettre au lit que la toux continuelle dont il était tourmenté redoubla sa violence. Les efforts qu'il fit furent si grands qu'une veine se rompit dans ses poumons. Aussitôt qu'il se sentit en cet état, il tourna toutes ses pensées du côté du Ciel. Un moment après, il perdit la parole et fut suffoqué en demie heure par l'abondance du sang qu'il perdit par la bouche⁷. »